

La néologie dans les nouvelles langues: nationalisme ou écologisme?

Olivier DURAND

Par *nouvelles langues* j'entends ici ces langues qui accèdent aujourd'hui, progressivement, à la reconnaissance, plus ou moins bien vue selon les cas, de la part des institutions. Ces nouvelles langues sortent d'une longue période de fragmentation dialectale qui constituait le meilleur prétexte des détracteurs de leur reconnaissance. L'Espagne franquiste p.ex. parlait du catalan, du galègue et du basque comme de 'dialectes moribonds', de langages de ruraux inaptes à toute expression moderne et raffinée, la solution la plus raisonnable à leur égard consistant à les laisser disparaître de leur mort naturelle, en les y aidant un peu le cas échéant. La France n'y est pas allée non plus de main morte et la langue française triomphe aujourd'hui dans ces territoires où la génération des locuteurs de langue maternelle régionale est loin d'avoir disparu.

L'immense travail qui attend les promoteurs de la nouvelle langue – je n'apprends rien aux linguistes berbères qui m'écoutent – est celui de la normalisation, qui consiste d'une part à unifier la diversité dialectale, et d'autre part, lorsque la variation inter-dialectale se révèle trop marquée, à élire une variété au détriment d'une autre, toujours dans le but d'unifier. Au niveau phonologique et morphologique, les élagages nécessaires ne sont généralement pas trop douloureux. Il en va bien différemment en ce qui concerne le lexique.

En tant que non-berbère je ne puis m'en tenir dans cette communication qu'aux réalités linguistiques que je connais et pratique. Francophone d'un côté, et, partant, au courant des vicissitudes lexicales et néologiques de la langue française, je vis et

travaille cependant depuis des années en Italie, ce qui fait de l'italien ma seconde langue quotidienne. Il se trouve en plus que je suis locuteur d'une 'langue régionale' française, le corse, *nouvelle langue* elle aussi, qui, malgré de considérables efforts de la part des militants, est aujourd'hui fortement menacée d'extinction à plus ou moins long terme. Ma formation linguistique de sémitisant, finalement, me porte à m'intéresser aux destins des différentes langues sémitiques anciennes et modernes, et je termine en ce moment la rédaction d'un petit ouvrage sur l'hébreu,¹ langue qui comme chacun sait a eu le destin singulier de redevenir un idiome maternel après quelques deux millénaires d'extinction.

Mais commençons par mes deux langues, 'vieilles langues', française et italienne. Dans un cas comme dans l'autre j'avoue placidement être plutôt vieux jeu en matière de vocabulaire et n'éprouver aucune amitié pour le français. Or la France et l'Italie ont à l'égard de l'invasion lexicale anglo-saxonne deux attitudes très différentes. Les Français s'irritent moyennement de cette mode qui consiste à dire en anglais ce qui peut se dire en français. Les institutions françaises compétentes se préoccupent de proposer des équivalents français, traductions littérales, calques, imitations et innovations variées, qui permettent d'exprimer en bon français ce que nombre d'esprits soucieux de tenir la vedette d'une soi-disant avant-garde se plaisent à dire en anglais.

Les Italiens ont à cet égard une attitude toute différente: les mots anglo-saxons font florès et circulent dans la langue italienne tout à leur aise et sans être inquiétés. Le langage informatique, notamment, n'a d'italien que la morphologie. Cette attitude s'explique en grande partie par une raison historique: le fascisme avait sévèrement interdit l'emploi de mots étrangers ou d'origine étrangère, qu'il fallait remplacer, à l'écrit comme à l'oral, par des équivalents italiens ou par des formes italianisées. Cette interdiction a bien sûr été levée dès la chute de la dictature, mais aujourd'hui encore tout purisme lexical éveille en Italie des soupçons de nostalgie suspecte, et les Italiens se gaussent volontiers des combats français contre l'anglosaxomanie, qu'ils qualifient de batailles d'arrière-garde. Toute rencontre académique italienne qui se respecte a par conséquent ses *coffea-*

breaks, distribue des *hand-outs* et organise des *workshops*. Et lorsque l'on va faire un stage aux Etats Unis ou que l'on fait effectuer une expertise sur un objet d'art, on ne manque pas d'appeler cela un [steidz] et une [ekspertaiz] respectivement.

Il n'est pas nécessaire d'être linguiste pour imaginer que si l'on voulait restaurer une langue française, ou italienne, 'pure' et libérée de tout élément 'étranger' on obtiendrait une langue très proche du sanscrit. J'essaie toutefois, vainement, d'expliquer à mes collègues italiens que vouloir contrecarrer le sans-gêne de l'américophilie lexicale ne constitue pas nécessairement la preuve inéquivoque d'une attitude rétrograde chauvine et raciste: on peut supporter une langue comme une équipe de football,² sans fanatisme, et participer à la bataille en lui offrant, simplement, la possibilité de contre-attaquer.

Tous ceux qui travaillent à la restauration d'une langue, surtout quand celle-ci est fortement menacée, finissent tôt ou tard par voir planer le spectre de l'hébreu. Nombreux sont encore les linguistes aujourd'hui, même parmi les sémitisants, qui tendent à parler de l'hébreu contemporain – unique langue 'ressuscitée', se plait-on à souligner régulièrement – comme d'une curiosité surprenante, d'un cas bouffon, plaisant certes mais tout à fait *marginal* dans l'histoire des langues. On croit ainsi comprendre que cette langue, 'artificielle' comme l'esperanto, n'est en fait pas une *vraie langue*, une langue *naturelle*, dont les récents avatars se prêteraient à apporter quelque chose à la linguistique générale, diachronique et synchronique.

De même les efforts de revitalisation de petites langues régionales comme le cornouaillais, le breton ou le corse, finissent tôt ou tard par se voir obligés d'établir un modèle linguistique qui, parce qu'unifié, normalisé, néologisé, se détache de façon plus ou moins sensible selon les cas de la ou des variétés parlées. C'est ce qui s'est passé notamment avec le basque unifié, l'*euskera batua*, qui se configure en fait comme un *néo-basque*, en partie artificiel, qui n'est la langue maternelle de personne; c'est ce qui est en train d'avoir lieu en Corse où, de par les promesses d'une polynomie linguistique visant à respecter la fragmentation dialectale, trois variétés néo-corses principales, nord-est, nord-ouest et sud, se laissent identifier dans la

littérature et dans les ouvrages pédagogiques. Et c'est fort vraisemblablement ce qui arrivera au 'pan-berbère'. Et c'est bien sûr ce qui s'est passé pour l'hébreu. Nombreux sont les locuteurs d'une langue régionale à voir d'un mauvais œil cette néo-langue, qui ne reproduit pas fidèlement leur idiome maternel, qui emploie des mots qu'ils ne connaissent pas, ou qui ne s'emploient pas dans leur région, et qui n'a pas la 'saveur du terroir'.

On peut avoir ou ne pas avoir de sympathie pour l'hébreu moderne et pour ceux dont il est l'idiome maternel, mais il ne fait aucun doute que la restauration de cette langue contredit l'un des axiomes les plus élémentaires de la linguistique, selon lequel les langues naissent, évoluent et meurent sans que l'homme puisse rien y faire. Si le gaélique irlandais ou l'imparfait du subjonctif en français sont condamnés à disparaître, par conséquent, militants et puristes n'ont qu'à se résigner et sont priés de ne pas importuner la linguistique sérieuse avec des nostalgies déplacées. La renaissance de l'hébreu – qu'on la conçoive comme une résurrection miraculeuse ou comme le réveil inespéré d'une belle au bois dormant – a en fait démontré d'une part que l'axiome en question n'a pas une valeur universelle, et d'autre part que si l'on traite une langue comme un *élément de l'environnement* celle-ci peut réagir comme tel. La remise en activité de l'hébreu constitue la plus éclatante opération d'*écologie linguistique*.

On associe normalement le projet de restauration de l'hébreu au nationalisme juif, le sionisme. Il s'agit en fait de deux phénomènes historiques distincts: le premier naquit en Europe orientale, le second en Autriche. Les premiers sionistes n'avaient cure de la langue du futur état juif; nombreux étaient même ceux d'entre eux qui pronostiquaient tel destin à l'allemand, au yidiche, voire à l'anglais, et qui n'hésitaient nullement à railler les militants de l'hébreu moderne. Ce n'est que quelques décennies plus tard, c'est à dire quand la première génération de nouveaux hébreophones se mit à devenir de plus en plus concrète, que le sionisme officiel a fini par épouser la cause de l'hébreu, ayant finalement compris qu'il n'y a pas de peuple sans langue.

Revenons à la Corse, que j'ai évoquée plus haut. Comme dans toutes les régions européennes où agonise une langue régionale, ce n'est pas seulement contre l'Etat que les militants doivent se battre. L'opinion publique des locuteurs minoritaires se révèle souvent hostile à la promotion ou à la défense de la langue minoritaire. De nombreux parents hurlent à l'inutilité, à la perte de temps ou à la surcharge lorsqu'on leur parle d'introduire la langue régionale dans l'enseignement, ne serait-ce qu'à raison d'une ou deux heures hebdomadaires facultatives. "Le corse, ça s'apprend à la maison, avec les parents"; "apprendre le corse pour quoi faire? pour parler avec les bergers?"; j'ai entendu des réflexions fort semblables à propos du berbère au Maroc. Le militant linguistique est ainsi souvent perçu comme un curieux croisement idéologico-politique réunissant dans le même personnage le nationaliste réactionnaire et l'agit-prop d'extrême gauche.

On a beau s'époumoner à expliquer à ces personnes que la sauvegarde d'une langue n'a rien de nécessairement révolutionnaire ou involutionnaire, que le bilinguisme acquis pendant l'enfance est un facteur d'ouverture mentale difficilement remplaçable, qu'il est simplement *dommage* qu'une langue et son peuple, si marginaux soient-ils, disparaissent, rien n'y fait: s'il faut imposer à nos enfants une seconde langue, nous répond-on, autant qu'il s'agisse d'une langue 'utile' (comme par exemple l'anglais).

Je suis personnellement l'ennemi des nationalismes en tous genres et des utopies révolutionnaires. Je tiens cependant à affirmer que les langues, grandes et petites, vieilles ou nouvelles, font partie de l'*environnement*, et qu'elles méritent en tant que telles le même respect auquel ont droit les forêts, les mers et les fleuves. Et il me faut être explicite à propos de l'attitude écologiste. Vouloir sauvegarder la Forêt amazonienne, par exemple, ne répond pas seulement à un souhait sentimental et esthétique, dicté par la volonté de respecter l'œuvre de la Nature ou du Créateur. Ce n'est pas non plus le souci de préserver, comme on l'affirme souvent, le 'poumon d'oxygène' de l'humanité que constituerait cet immense concentré de végétaux. La Forêt amazonienne représente en premier lieu un gigantesque laboratoire scientifique, en très grande partie encore inconnu, dont il

est vraisemblable d'attendre de futures découvertes scientifiques, de la nouvelle crème solaire à d'éventuels remèdes contre des pathologies encore incurables.

Mais n'est-il pas un peu prétentieux d'espérer tirer de si nobles résultats de la sauvegarde de la langue berbère? Ça l'est peut-être, et l'avenir saura mieux répondre à cette question. A l'heure actuelle cependant, il m'importe de souligner combien l'engagement berbériste en Algérie est salutaire et prometteur dans la lutte pour la démocratie et la modernité. Voici déjà un résultat qui n'est pas des moindres et qui laisse beaucoup espérer de la langue berbère du troisième millénaire. Vive donc la langue berbère, vive l'Algérie.³

Ouvrages cités

Bastardas i Boada, 1996, *Ecologia de les llengües. Medi, contactes i dinàmica sociolingüística*, Barcelone.

Calvet, L.-J., 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris.

Durand, O., (sous presse), *La lingua ebraica. Profilo storico-strutturale*, Brescia.

Haugen, E., 1972, *The Ecology of Language*, Stanford.

Mühlhäusler, P., 1996, *Linguistic Ecology*, Londre - New York.

1 - Durand (sous presse)

2 - Balle-au-pied? Il est amusant de remarquer que, là où le français n'a jamais traduit *football*, *basket(ball)*, *volley(ball)*, etc., les versions italiennes *calcio* (litt. 'coup de pied'), *pallacanestro* ('balle-au-panier'), *pallavolo* ('balle-au-vol') ne paraissent pas encore sérieusement menacées.

3 - Je ne suis bien entendu pas le premier à avoir eu l'idée de brasser linguistique et écologie: on se reportera aux travaux pionniers de Haugen 1972, Bastardas i Boada 1996, Mühlhäusler 1996 et bien sûr Calvet 1999. On remarquera cependant que l'écoulinguistique' proposée par ces auteurs, qui propose principalement un modèle d'analyse, diffère de l'attitude interventionniste et glottopolitique que j'envisage dans cette communication, et que j'appellerais mieux *glotto-écologie*.